

Dominique Menvielle

LA FAMILLE MARTIN

EN CORDÉE VERS LE CIEL



Éditions Emmanuel

La famille Martin

Dominique Menvielle

La famille Martin

En cordée vers le Ciel

Éditions Emmanuel

Crédits photos :

- Couverture : © Archives du carmel de Lisieux / © Office Central de Lisieux
- Intérieur : © Sanctuaire de Lisieux / © Archives du carmel de Lisieux /
© Office Central de Lisieux / © Sanctuaire d'Alençon

Conception couverture : © Christophe Roger

Composition : Soft Office (38)

© Éditions Emmanuel, 2020
89, bd Auguste-Blanqui – 75013 Paris
www.editions-emmanuel.com

ISBN : 9-782-35389-803-9
Dépôt légal : 4^e trimestre 2020

J'aime voir la sainteté dans le patient peuple de Dieu : chez ces parents qui éduquent avec tant d'amour leurs enfants, chez ces hommes et ces femmes qui travaillent pour apporter le pain à la maison, chez les malades, chez les religieuses âgées qui continuent de sourire. Dans cette constance à aller de l'avant chaque jour [...]. C'est cela, souvent, la sainteté « de la porte d'à côté », de ceux qui vivent proches de nous et sont un reflet de la présence de Dieu.

Pape François, *Gaudete et exsultate*, n° 7

Introduction

Chers Louis et Zélie,

D'excellents auteurs ont parlé de vous. Citons, parmi les meilleurs, Stéphane-Joseph Piat, Guy Gaucher, Thierry Hénault-Morel, Hélène Mongin, Jean Clapier...

Comprenez alors mon étonnement, lorsque les Éditions de l'Emmanuel m'ont demandé d'écrire l'histoire de votre famille. Pourquoi un nouveau livre ? Sans doute parce que lorsqu'on aime quelqu'un, on veut tout savoir de lui. Le moindre détail intéresse.

Je constate que vous êtes une famille ordinaire : des parents, cinq filles bien différentes. En même temps, il n'est pas ordinaire d'être parents de cinq religieuses.

En me plongeant dans tous les documents qui existent sur votre vie et celle de vos enfants, j'ai voulu chercher le secret de votre sainteté. Autrement dit, pour tourner la question à la manière de notre époque : quelle formation de développement personnel vous permet de garder, dans les situations les plus éprouvantes, une confiance audacieuse en la Providence ? Quel principe actif dans l'éducation donnée à vos filles les a toutes orientées vers la vie religieuse ? Quelle agence immobilière du Paradis avez-vous contactée pour bénéficier d'un grand balcon

familial déjà occupé par Thérèse, vous-mêmes? Et qui sait... Léonie et...?

Lorsque je vous regarde vivre, avant votre mariage, je vois deux jeunes gens, les pieds sur terre et le cœur au Ciel. Vous êtes capables de mener une entreprise et vous visez la sainteté. Toutefois, un concept erroné vous fourvoie: « la sainteté, c'est pour les religieux! » Vous voulez donc vous engager dans la voie d'une consécration totale. Une rencontre dans un lieu improbable vous oriente vers le mariage. Ce sera un mariage d'amour, habité jusqu'au bout par une profonde tendresse et un même désir de sainteté, pour vous et pour vos enfants.

Votre vie de famille est comme un sillage lumineux, sans fioritures, sans détours, tel celui d'une flèche lancée vers... le Ciel.

Une seule ligne directrice a balisé votre chemin à chaque pas: « Dieu premier servi », telle est votre devise.

D'emblée vous excluez tout ce qui passe: paillettes, biens de consommation superflus, mondanités... Vous ne retenez que ce qui dure: Dieu, l'amour, l'amitié... Cette détermination construit vos personnalités: vous avez en commun un caractère énergique et humble – qui ne manque pas d'humour –, aimant et exigeant, prompt à servir. Vous posez tous deux un regard bienveillant et perspicace sur les autres, et d'abord sur vos enfants.

Quel bonheur de respirer le bon air de liberté aimante qui régnait sous votre toit!

Qu'est-ce qui fait la cohésion de votre famille? Serait-ce le dynamisme de l'amour qui vous habite, amour sans cesse reçu d'en haut et redonné, amour épuré par l'épreuve? Cela suffirait pour que chacune de vos filles se construise, choisisse sa voie et chemine librement, toujours reliée aux autres. En vous regardant vivre, en me penchant sur les relations au sein de votre famille, je sais que vous donnerez la réponse.

Merci chers Louis et Zélie. Que votre foi confiante, ainsi que votre capacité à créer des liens vrais, forts et durables

INTRODUCTION

nous stimulent. Que chaque famille puisse se sentir, par votre exemple, entraînée et soutenue, pour dire :

« En cordée, nous aussi, vers... le Ciel! »

16 juillet 2020
Dominique Menvielle

Sigles utilisés

- ACL Site web des Archives du carmel de Lisieux. On y trouve, entre autres, toutes les lettres familiales.
- CSB JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel B*, in *Œuvres complètes*, Paris, Cerf, 1990, 1871 p.
- CF Louis et Zélie MARTIN, *Correspondance familiale, 1863-1888*, Paris, Cerf, 2004, 414 p.
- CJ *Carnet jaune*, dernières paroles de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus à mère Agnès de Jésus, ACL.
- CS Sr Geneviève, *Conseils et Souvenirs de Thérèse de Lisieux*, ACL.
- DE *Demiers entretiens* de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus à Sr Geneviève, ACL.
- HF Stéphane-Joseph PIAT, *Histoire d'une famille*, Paris, Téqui, 1997, 330 p.
- LT Lettres de Thérèse Martin/Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, ACL.
- Ms A, B, C *Manuscrits autobiographiques* de Thérèse de l'Enfant-Jésus, ACL.
- PA Procès apostolique de Thérèse de l'Enfant-Jésus, ACL.

LA FAMILLE MARTIN

- PN* *Poésies* de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, ACL.
PO Procès ordinaire de Thérèse de l'Enfant-Jésus, ACL.
Pri Prières de Thérèse de l'Enfant-Jésus, ACL.
VFA JEAN DE LA CROIX, *La Vive Flamme d'Amour*, Paris, Seuil,
1947, 1304 p.

Première partie

À Alençon (1831-1877)

Qui peut se targuer d'avoir rencontré l'homme ou la femme de sa vie en passant sur un pont? Autant dire... dans un couloir de métro, sur un escalator de grand magasin, et pourquoi pas dans un hall de gare... Eh oui, la vie a ses joyeuses surprises.

Prenons l'exemple de Louis Martin et son épouse Zélie.

Martin. Le nom de famille le plus répandu en France depuis des siècles. Nous pourrions voir là un petit signe qui permet à chacun de se sentir concerné par cette vie apparemment des plus banales.

Qui sont-ils?

Portraits croisés

Louis Martin

Un jeune homme bien rangé?

En vous promenant à Alençon le long de la Sarthe, dans les années 1850, vous pouvez tomber sur un pêcheur assidu, si concentré qu'il ne vous a sans doute pas entendu arriver. Est-il jeune? Est-il avancé en âge? Il est difficile de le deviner; sa barbe peut donner le change, et son chapeau cache une calvitie naissante. Il a le calme olympien de tous ceux qui pratiquent cet exercice et même une certaine grâce dans le geste. S'il vous remarque, vous découvrirez un bon sourire avenant. Le bon vieux garçon, très affable! pensez-vous.

De plus, si vous poussez la porte de l'horlogerie-bijouterie de la rue du Pont-Neuf, vous aurez la surprise de découvrir votre homme, tout aussi concentré sur un établi parfaitement rangé. De ces hommes, pensez-vous, qu'on peut retrouver au musée Grévin, capables de traverser les siècles dans la même position, immuables et silencieux.

Ne nous y trompons pas. Ce même homme, d'une trentaine d'années, est capable de sauter promptement dans une rivière

pour ramener un adolescent qui se noie, de traverser les flammes pour sauver une vie ou encore de courir dans un pré avec son attirail de pêche, poursuivi par un taureau jaloux de son pré carré. Plus tard, une de ses filles évoquera ainsi leur père à ses sœurs : « Toujours pressé¹ », amoureux de la route à parcourir et de l'imprévu des pèlerinages...

Enquête sur ses origines

Né à Bordeaux le 22 août 1823, il s'appelle Louis. Est-ce parce que son père, officier de carrière, est alors engagé dans la campagne d'Espagne chargée de rétablir le roi Ferdinand VII sur son trône, dans cette armée que les Espagnols appellent les « Cent mille fils de Saint Louis » ? Il en revient d'ailleurs chevalier de l'Ordre de Saint-Louis. Par ses amis, Louis sera plus familièrement surnommé Martin-pêcheur.

Troisième enfant après Pierre (1819) et Marie-Anne (1820), il est ondoyé au domicile familial, 3 rue Servandoni, et baptisé en l'absence de son père, le 28 octobre 1823, à l'église Sainte-Eulalie, située à 500 mètres en longeant l'hôpital Saint-André.

Ses premières années sont ballottées au gré des garnisons du père : à son retour d'Espagne, celui-ci est muté en Avignon où naît le 10 mars 1826 une petite sœur, Anne-Françoise, dite Fanny. Là commence son éducation comme enfant de troupe², qu'il poursuit l'année suivante à Strasbourg lors d'une nouvelle et dernière mutation du capitaine Martin (1827-1830).

M. Martin père – Pierre-François – avait constitué une exception dans la famille en poursuivant une carrière dans l'armée : enrôlé en 1799 au sein du 65^e régiment d'infanterie, il avait ensuite rejoint l'armée du Rhin. Ses origines sont campagnardes et normandes, situées autour d'Athis-de-l'Orne.

1. *DE* Céline, 12 juillet 1897. « Jamais la réalisation d'une décision prise ne traînait entre ses mains. »

2. Il bénéficia de cette éducation offerte en garnison aux pupilles de la Nation.

À sa retraite, en 1831 – Pierre a 54 ans et sa femme 31 ans –, il regagne donc le terroir de ses ancêtres. Non pas dans le village d'origine : leur installation définitive se fait à Alençon, motivée par le désir de donner une éducation soignée aux enfants. Louis a 8 ans, les autres 12 ans, 11 ans, 6 ans, et deux ans plus tard, naît la petite dernière, Anne-Sophie.

Louis est mis à l'école des Frères des Écoles chrétiennes. La scolarité y est gratuite pour les moins fortunés, ce qui est un gros avantage pour la petite retraite du capitaine. Surtout, les Frères sauront lui assurer des études sérieuses dans un climat de foi. Qui s'étonnerait de ce choix, tant la piété exemplaire du capitaine est connue ? Exemple de sa foi simplement et ouvertement vécue, une anecdote circule dans la famille : le capitaine n'hésitait pas à prier au milieu de ses soldats et, à la messe, demeurait longuement à genoux après la consécration. À ceux qui s'en étaient étonnés, il avait fait répondre : « Dites-leur que c'est parce que je crois. »

Auprès de sa mère Fanie, fille du capitaine Boureau, Louis baigne dans une atmosphère de vaillance et de foi, empreinte d'humilité. Jugeons-en par les vœux de fête qu'il reçoit d'elle à l'âge de 19 ans (dans le style propre au romantisme naissant) :

Tu es, mon cher fils, le rêve de mes nuits et le charme de mes souvenirs ! Que de fois je pense à toi, lorsque mon âme, élevée vers Dieu, suit l'élan de mon cœur et s'élançe jusqu'au pied du trône de la divinité ! Là, je prie avec toute la ferveur de mon âme, afin que Dieu répande sur tous mes enfants le bonheur et le calme dont on a besoin sur cette terre orageuse... Sois toujours humble, mon cher fils¹.

1831. L'année même du retour de la famille Martin en Normandie naît celle qui deviendra l'épouse de Louis.

1. Lettre du 23 août 1842, citée dans *HF*, p. 13.

Zélie Guérin

Une jeune fille superactive ?

Alençon, rue Saint-Blaise. Vous admirez la belle façade du XVIII^e siècle de la préfecture ? Mais retournez-vous donc vers la maison d'en face, et glissez un œil à la fenêtre du rez-de-chaussée, au-delà du beau rideau dentelé qui laisse passer la lumière du jour. Une toute jeune fille se tient là, assise. Elle ne vous verra pas, elle est trop absorbée par son ouvrage. D'un geste aussi lesté que précis, elle manie l'aiguille qui dessine un joli motif de fil fin. De la dentelle au fameux point d'Alençon, prisé par les cours royales ! Ah, mais voilà qu'elle s'anime ! Vous vous penchez un peu plus et vous voyez surgir une autre silhouette. La fenêtre est entrouverte, et vous suivez la joyeuse conversation : « Tu es rentrée de Paris, ma chère Élise ? – Oui, regarde, je te rapporte tes fournitures, et surtout l'adresse d'un nouveau client. Es-tu contente ? – Heureuse ! tu peux le dire ! La Sainte Vierge ne manquera jamais de nous aider. » La conversation continue, si intime, si profonde que vous allez vous retirer discrètement. Mais voilà que déboule dans la pièce un garçonnet de 10 ans. « Mon petit chéri... » s'exclament les deux sœurs dans un parfait ensemble !

Élise, l'aînée, deviendra religieuse sous le nom de sœur Marie-Dosithée, la plus jeune, Zélie, se mariera. Le petit frère Isidore deviendra pharmacien. Se comprenant parfaitement, sans être toujours du même avis, ils se soutiendront toute leur vie.

Enquête sur ses origines

Comme Louis Martin, Zélie est l'enfant d'un militaire, originaire d'une famille rurale de l'Orne. Isidore Guérin père est né l'année même du déclenchement de la Révolution française, le 6 juillet 1789. Il avait été incorporé dans le 96^e régiment d'infanterie et avait participé aux campagnes de Napoléon ; blessé,

il était passé dans la gendarmerie, finissant sa carrière dans sa région, résidant au Pont puis à Saint-Denis-sur-Sarthon.

C'est là qu'à 39 ans, il rencontre sa jeune femme de 23 ans, Louise Macé, originaire de la proche Mayenne.

À la naissance de Zélie, le 23 décembre 1831, il a 42 ans. Mais il est surtout sensible à celle, dix ans plus tard, de son unique fils, qui fait toute sa fierté. Zélie n'en est pas jalouse. Non, ce qui a rendu sa jeunesse « triste comme un linceul¹ », c'est plutôt le tempérament de sa mère. Il est vrai que la vie ne l'avait pas gâtée. Très tôt orpheline de père, Louise avait dû travailler très jeune et en avait acquis un comportement sévère et exigeant. Les câlineries n'entrent donc pas dans les besoins primordiaux de la famille, et Zélie se souviendra toujours de n'avoir pu reporter son affection sur les poupées qu'elle n'a jamais eues!

La foi de ses parents pourrait apporter quelque douceur dans le foyer, car Dieu y règne en maître : lui donner sa vie va de soi. En témoigne le grand-oncle Guillaume-Marin Guérin, prêtre réfractaire sous la Révolution. Zélie ne peut se souvenir de lui, elle n'avait que 3 ans à sa mort, mais les histoires racontées à son sujet ne pouvaient que renforcer les convictions religieuses de la famille. Un jour que les sans-culottes s'étaient introduits chez eux, l'oncle prêtre se précipita dans un coffre et le père de Zélie, alors enfant, lui avait sauvé la vie en s'asseyant dessus pour y jouer tranquillement. Le prêtre savait défendre Dieu et ses administrés ; lors d'une rencontre en chemin avec des révolutionnaires, il posa sur une pierre le ciboire qu'il portait en disant à Dieu : « Occupez-vous de vous, je m'occupe du reste. » Et les poings libres, il put affronter l'adversaire.

Une foi forte donc du côté paternel. Louise Guérin, elle aussi, est une croyante convaincue, mais rigide sur les principes, attentive outre mesure à « ce qu'il faut faire », à ce qui est prescrit, tout

1. *CF* 15.

LA FAMILLE MARTIN

devenant facilement « péché ». On comprend que Zélie ait du mal à s'épanouir dans cette atmosphère toute de rigueur.

Et pourtant, lorsqu'elle a 13 ans, ses parents décident de s'installer à Alençon pour qu'elle puisse poursuivre des études, chose rare à l'époque pour des jeunes filles.

1831-1858: Jeunesses à Alençon

Les Martin

1831-1842: rue des Tisons

L'emménagement rue des Tisons incorpore la famille dans le quartier très peuplé de Montsort, sur la rive gauche de la Sarthe – à l'époque faubourg d'Alençon –, à l'activité industrielle en pleine expansion et à la vie religieuse intense grâce à l'impulsion donnée quelques années auparavant par une grande mission jésuite.

De 8 à 14 ans, Louis suit sa scolarité chez les Frères des Écoles chrétiennes. L'enseignement qu'il y reçoit est à la fois varié et pratique, dans le but de préparer aux métiers auxquels seront appelés les écoliers. Le jeune Louis s'exerce aussi au dessin et au chant. Surtout, il reçoit une éducation religieuse forte, tant catéchétique que spirituelle. L'Esprit Saint est invoqué au début et à la fin des cours, et toutes les demi-heures les enfants sont appelés à se souvenir qu'ils sont sans cesse en présence de Dieu. Tous les matins, les élèves assistent à la messe. Louis peut y communier à partir du 25 mai 1834, jour de sa première communion à la paroisse Saint-Pierre de Montsort.

Aucune source écrite n'indique ce que devient Louis de 15 à 19 ans. Le père Thierry Hénault-Morel, actuel recteur du sanctuaire d'Alençon, évoque la possibilité de cours ouverts à des jeunes ayant déjà reçu l'instruction élémentaire et voulant embrasser un métier. « Le niveau de Louis en dessin linéaire, en comptabilité et en littérature laisse penser qu'il a pu en bénéficier¹ », sans compter ses notions d'histoire et de géographie, domaines pour lesquels il montre un grand intérêt.

1842-1850: l'apprenti horloger

Des événements majeurs marquent l'année 1842 et motivent probablement le déménagement des Martin. Ont-ils trouvé, rue du Mans, une habitation plus appropriée aux besoins de la famille réduite aux seuls parents? En effet, l'aîné Pierre, 23 ans, a quitté le toit familial – nous n'avons guère de précisions autres que sa disparition en mer à une date indéterminée –, Marie-Anne est mariée depuis quatre ans, Fanny se marie à son tour et Louis part en Bretagne; quant à la petite dernière et filleule de Louis, Anne-Sophie, elle meurt de maladie le 23 septembre à l'âge de 8 ans.

Louis le Breton (1842-1843)

Louis a 19 ans. Chez ce fils de militaire, ce n'est pas cette carrière qui l'emporte mais un métier qui convient à son tempérament silencieux et à ses aptitudes manuelles minutieuses: il veut devenir horloger. Ce n'est pas une surprise dans la famille où cet art est déjà pratiqué, notamment à Athis-de-l'Orne par un oncle de son père, François Bohard, dont le fils Louis, horloger lui-même, réside à Rennes et accepte de prendre son neveu en stage pour une année.

1. Thierry HÉNAULT-MOREL, *Louis et Zélie Martin*, Paris, Cerf, 2015, p. 40.

1831-1858: JEUNESSES À ALENÇON

Les liens familiaux chez les Martin sont très forts. Chez Mme Martin, la séparation d'avec « son cher fils » est vécue comme une croix, mais ses retours à Alençon lui donnent la fierté de l'étreindre en tenue de Breton ! Car on peut dire que Louis s'est vraiment entiché de la Bretagne. La région n'est pas une terre complètement inconnue dans la famille. Louis en a sans doute entendu parler plus d'une fois par son père : à l'époque où il était sergent, il s'était retrouvé à Belle-Île-en-Mer, puis à Brest en 1804-1805 ; au moment des Cent-Jours, il avait fait partie de l'armée royale du Morbihan. Plus proches de lui, ses deux aînés sont nés à Nantes en 1819 et 1820. C'est dire si le jeune Louis peut présenter ses quartiers de noblesse !

À l'atelier de l'horlogerie Bohard, rue de Bourbon, Louis fait la connaissance d'un autre stagiaire du même âge que lui, François Nogrix, qui devient pour la vie un ami proche, qu'il considère même comme un frère. Breton sans doute, comme son nom semble l'indiquer, c'est avec lui qu'il visite les environs. Première occasion pour nous de découvrir l'esprit curieux de Louis à travers ses cahiers de notes : on trouve des descriptions de paysages ou de cités visitées, comme Fougères.

Louis aime lire et écrire, recopier les passages qui lui plaisent, des poèmes, et aussi des textes spirituels et des prières. Ont sa préférence saint Jean, saint Augustin, saint Bonaventure, l'abbé de Rancé, Bossuet, Mère Barat et surtout saint François-Xavier dont il ajoute son prénom au sien ; de saint François d'Assise, il se sent proche, séduit comme lui par les beautés de la nature qu'il sait longuement décrire, y décelant la main du Créateur qu'il aime louer. Il note également le fruit de ses réflexions, en particulier sur la précarité du temps qui passe et l'inutilité de trop s'attacher aux biens matériels. « Faisons le mieux que nous pouvons et laissons le reste à la Providence. » Déjà, une orientation particulière se fait jour ; à la fin de son séjour, il livre le désir profond de son âme : « Mon Dieu ! je veux me donner à

vous ; donnez-m'en le courage ; fortifiez ma faible volonté qui soupire après vous¹. »

Louis l'Alsacien (1843-1845)

Cette année de stage terminée, Louis envisage de se perfectionner. Il choisit de se rendre à Strasbourg chez l'horloger Aimé Mathey, un ami de la famille que son père a connu lors de son séjour en garnison dans cette ville.

L'étape du Grand-Saint-Bernard

En s'y rendant, Louis prévoit de faire un détour par le Grand-Saint-Bernard, un col situé à 2 469 mètres d'altitude, dans le Valais suisse. Au Moyen Âge, par pitié pour les malheureux qui y mouraient régulièrement, attaqués ou perdus dans la neige, saint Bernard de Menthon avait fait construire un hospice pour les héberger, tenu par une communauté de Frères chanoines de Saint-Augustin. Son nom fut donné au col et aussi aux chiens qui participaient à leur secours.

La route carrossable qui conduit actuellement au couvent des frères n'existe pas encore. Louis, sportif et grand marcheur, qui a aussi ses notions d'histoire, ne suivra pas les traces de Napoléon Bonaparte sur un splendide cheval fougueux en route vers la victoire de Marengo, tel que l'a immortalisé le peintre David quarante ans auparavant. Il monte sereinement à pied la pente raide par une température de plus en plus fraîche. Au sommet, après huit heures de marche, quelle émotion, au détour du sentier étroit, de découvrir les bâtiments, aussi impressionnants que spartiates !

Qu'est-ce qui l'attire donc ? L'Ordre de son cher saint Augustin ? La vie silencieuse en plein air des frères ? Le dévouement à toute épreuve ? On ne sait qu'une chose, c'est qu'il a signé le livre d'or le 14 septembre 1843 : « Satisfait d'avoir vu l'hospice. »

1. Note du 21 mai 1843, citée dans Thierry HÉNAULT-MOREL, *Louis et Zélie Martin*, op. cit., p. 46.

Qu'a-t-il vu ? Qu'a-t-il su ? Sinon ce qu'en disent aussi les archives de l'hospice ou les témoignages de cette époque :

Un jeune homme qui entre à 20 ou 25 ans ne peut y rester plus de dix à quinze ans à cause de la violence du climat : vent violent qui fait tourbillonner la neige, empêche de voir et de respirer ; brouillard et surtout froid intense mortel. Les religieux plus âgés sont alors envoyés dans le bas-Valais pour desservir les églises des villages.

Les religieux (une dizaine, sur la quarantaine de personnes vivant dans la maison) vaquent à l'étude de la théologie. De mai à novembre, ils peuvent chanter les louanges de Dieu dans l'église glaciale durant quelques heures ; surtout, ils accompagnent les marronniers¹ et les chiens dans les opérations de sauvetage, avec une charité qui va jusqu'à l'héroïsme, sans reculer devant les avalanches possibles. « Ils s'enfoncent souvent dans des précipices jusqu'à la poitrine, au hasard de périr, pour sauver un infortuné et l'arracher à la mort. [...] Quoiqu'on ait vu souvent de ceux qui avaient le visage éteint, réduits presque à un état de mort, et ayant les membres roidis de froid, et sans mouvements, ils ont été rétablis, deux ou trois jours après, en parfaite santé, par la promptitude et l'efficacité des remèdes qui leur ont été administrés². » À cela il faut ajouter la difficulté à tout acheminer depuis la vallée, à dos de mulet : provisions et bois. Les 19000 voyageurs reçus gratuitement à l'hospice en 1844 attestent que l'hospitalité est le premier charisme de ces frères.

1. Éleveurs de chiens et aides à l'hospice.

2. Cf. *Le Grand Saint-Bernard ou Essai historique sur ce que l'hospice offre de plus intéressant*, P.A. Ibertis, imprimeur-libraire du Duché, Aoste, 1832. Nouvelle édition, p. 42.

LA FAMILLE MARTIN

On comprend alors que l'Ordre recrute surtout parmi les Valaisans et les Savoyards, mieux préparés à ce genre de vie pénible.

Il n'est pas superflu de donner ces détails sur une vie qu'aimerait embrasser Louis Martin dans sa vingtième année. Cela montre bien qu'il n'était pas le « doux rêveur » que certains biographes de sa fille se plairont à imaginer.

Louis poursuit son chemin vers Strasbourg, mais il garde au fond de lui-même l'attrait de ce lieu. Est-ce là qu'il pourra réaliser son désir de se donner à Dieu ?

Strasbourg

En attendant, il arrive au cœur de cette grande ville de plus de 70 000 habitants, une cité qu'il connaît déjà pour y avoir passé quatre années de son enfance, entre 1827 et 1830.

Il se rend à l'atelier Mathey, 16 rue des Hallebardes. Ce qui l'intéresse, c'est la proximité de la cathédrale. « La cathédrale est notre montagne à nous Strasbourgeois, elle est même notre montagne sainte », décrit un auteur de l'époque. Louis y admire en particulier son trésor : la fameuse horloge astronomique. Justement, entre 1838 et 1843, le Strasbourgeois Jean-Baptiste Schwilgué construit la troisième horloge de la cathédrale. Dans ces années-là, le perfectionnement de l'art de l'horlogerie promet à Louis un apprentissage intéressant¹.

Louis apprenti moine suisse (1845-1846)

L'intérêt que porte l'apprenti à son métier en pleine évolution ne parvient pas à étouffer l'appel intérieur qui le pousse à revenir au Grand-Saint-Bernard.

1. 1840 : création d'un mouvement extra-plat ; 1841 : emploi du nickel ; 1842 : construction de la première montre pouvant être remontée sans clés ; 1844 : emploi de la vis sans fin dans les engrenages ; 1845 : lancement de la montre de poche.

1831-1858 : JEUNESSES À ALENÇON

En 1845, au terme de son séjour de deux ans en Alsace, il repasse par le col de Mont-Joux pour y faire sa demande d'entrée chez les Chanoines de Saint-Augustin. Malheureusement, ce ne sont pas les conditions physiques qui empêchent l'admission de ce solide gaillard de 21 ans, mais sa méconnaissance du latin. Probablement parce que durant les longs mois d'hiver fortement enneigés, les moines ne peuvent s'adonner qu'aux études théologiques... en latin. Qu'à cela ne tienne, il apprendra le latin.

Louis revient à Alençon, prêt à se mettre aussitôt à l'étude. En octobre 1845, il se procure grammaires, dictionnaires, textes divers en grec et en latin et s'inscrit pour une série de leçons auprès d'un professeur apprécié. Il travaille à fond. Et pourtant, le 8 avril 1847, son cahier de comptes mentionne qu'il a échangé son dictionnaire latin-français. Il s'est épuisé, et ne peut que renoncer à entrer au Grand-Saint-Bernard.

À cette période dont il reste peu de traces, un drame frappe sa famille : sa sœur Marie-Anne meurt à 26 ans, le 19 février 1846.

Louis le Parisien (1847-1849)

Après cette épreuve et l'abandon de son rêve monastique, c'est vers Paris que Louis se tourne pour achever sa formation d'horloger. Il loge probablement dans le 3^e arrondissement en plein centre du Marais, quartier historique de l'horlogerie et de la bijouterie.

Il y retrouve de la famille : sa grand-mère maternelle, Marguerite Boureau-Nay, un oncle, Louis-Henry de Lacauve, et surtout des amis d'autrefois avec lesquels « il a eu du bon temps », notamment « Lange le crédule » qu'ils ont « fait marcher » plus d'une fois¹. Louis gardera cependant des souvenirs très mélangés de son séjour parisien, qu'il décrira plus tard à sa femme comme un temps d'épreuve. Il a 24 ans. Il a échoué dans ce qu'il croyait être sa vocation. Le voilà dans la capitale, livré à lui-même, sollicité

1. *CF* 220.

pour entrer dans un groupement philanthropique qui s'avère être une société secrète, se retrouvant malgré lui dans un cercle où l'on s'amuse à faire tourner les tables... Son recours est la prière.

Notre-Dame des Victoires

C'est à l'église Notre-Dame-des-Victoires, place des Petits-Pères, que Louis aime se rendre. Ce sanctuaire dédié à la Vierge Marie est tenu par un prêtre du diocèse de Séez, l'abbé Dufriche-Desgenettes, que connaît bien l'abbé Hurel, le curé de Louis à Alençon. Il n'a pu manquer de lui signaler cet appui éventuel. Surtout, la Sainte Vierge l'attire. La dévotion à Notre-Dame des Victoires qu'avait voulue Louis XIII s'est transformée, sous l'impulsion de l'abbé Dufriche-Desgenettes, en zèle apostolique pour la conversion des pécheurs. Des hommes, bien connus maintenant, sont vers la même époque des fidèles du sanctuaire : les frères Ratisbonne, juifs convertis devenus prêtres, le carme Hermann Cohen, dont la cause de béatification est ouverte, le vénérable François Libermann qui a fondé les missionnaires spiritains. Louis restera attaché toute sa vie à ce sanctuaire et partagera plus tard cette dévotion avec sa famille.

Les événements politiques

1848. Fin de la monarchie de Juillet, instaurée le 9 août 1830 après la Restauration. Durant près de vingt ans, la France, essentiellement agricole, a connu un grand développement économique grâce à la révolution industrielle : métallurgie, industries textile, chimique, etc., développement des chemins de fer, amélioration des moyens de transport élargissant les marchés, nouvelles méthodes de culture. Cependant, cette expansion économique est liée au libéralisme et crée des inégalités sociales, qui déclenchent un mouvement de protestation. C'est ainsi que naît l'éphémère Deuxième République.

Louis vit ces événements au cœur de la capitale. S'il n'en garde pas un cœur très républicain, il aura en revanche toujours une grande sollicitude pour le monde ouvrier.

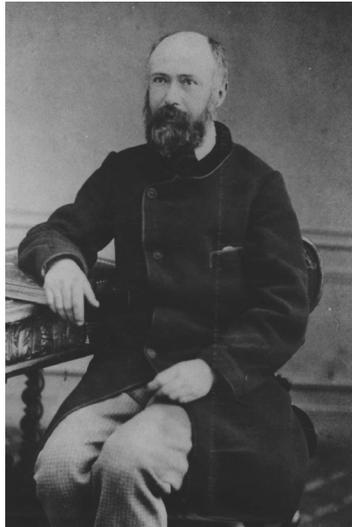
1831-1858: JEUNESSES À ALENÇON

À la même époque, l'actualité ecclésiastique le touche également. Alors qu'il aimerait tant faire le pèlerinage à Jérusalem, voici qu'en 1849, la France et la Russie se querellent au sujet de la protection des Lieux saints, empêchant tout voyage. Puis, le 14 juillet, les troupes françaises du général Oudinot permettent au pape Pie IX de recouvrer les États pontificaux. Dans ces années aussi, Frédéric Ozanam, précurseur de la doctrine sociale de l'Église, fonde la Société Saint-Vincent-de-Paul, dont Louis fera partie.

1850-1858: installation rue du Pont-Neuf

À l'automne 1850, Louis Martin a 27 ans. Il revient à Alençon, prêt à entamer sa nouvelle vie d'artisan-commerçant.

Le 9 novembre, il achète une maison rue du Pont-Neuf. La demeure est suffisamment grande pour y accueillir ses parents et une domestique-couturière, et établir son atelier d'horlogerie auquel il ajoute un rayon bijouterie, sous l'enseigne fort moderne puisqu'on vient de l'inventer: « Le Remontoir ». Trois ans plus tard, à la mort de sa sœur Fanny, il accueille sous son toit son neveu Adolphe Leriche, âgé de 9 ans.



Le Pavillon : temps et éternité

Sept années sont passées depuis son retour à Alençon. La vie bien rangée de Louis, qui a 34 ans, semble s'écouler au rythme paisible de la Sarthe qu'il peut voir couler de ses fenêtres. Mieux que cela, cette âme franciscaine a trouvé au bord de cette même rivière, mais sur l'autre anse qui s'ouvre sur la campagne, une petite tour dans l'angle d'un jardin, qu'il nomme le Pavillon. Il peut s'y rendre en dix minutes à pied. C'est sa thébaïde, son domaine privé, son lieu de recueillement, de lecture... on pourrait presque dire : son monastère ! Bien qu'il puisse s'en échapper en quelques enjambées pour aller pêcher. Louis aménage « son coin ». La tour comprend deux étages accessibles par un escalier extérieur. Au premier : son bureau, sa bibliothèque ; au second, sa chambre : un lit, une chaise. Au rez-de-chaussée, le salon, enfin disons plutôt la salle de lecture car il n'y a guère de mondanités prévues dans ce lieu.

Au mur, il a inscrit des sentences, de ces petites phrases qui vous ramènent sans cesse à l'essentiel : « Dieu me voit », « L'éternité s'avance ». L'horloger, le mesureur du temps, le régulateur des minutes, l'homme minutieux pour qui chaque seconde compte, est attentif au temps qui passe. Où va le temps ? Où mène-t-il ? Sans avoir fait d'études supérieures, Louis unit en lui le technicien, le philosophe et le mystique. Oui, l'éternité s'avance, toute sa vie n'est-elle pas d'ailleurs une marche vers cette éternité ? Qu'est-ce que cette vie si courte ? Pour cet homme d'action qui est aussi un contemplatif, il n'y a pas de temps à perdre. Tout ce qui s'oppose à la rencontre avec son Dieu, ce qui peut ralentir sa marche, est à éliminer.

Pour un croyant, le point de rencontre entre le temps et l'éternité existe sur terre. Il a un nom : l'Eucharistie. Le lieu du don de Dieu lui-même à l'homme. Louis ne peut manquer la messe, ce rendez-vous pour lui quotidien. Par ailleurs, sa vie parisienne toute récente a inscrit dans sa mémoire la belle initiative d'Hermann Cohen, qui a instauré l'adoration nocturne du

Saint-Sacrement chaque premier jeudi du mois à l'église Notre-Dame-des-Victoires. Louis devient un fidèle participant de cette pratique qui existe également à Alençon.

Les amis

Que pensent de lui ses amis? « Louis est un saint! » *Vox populi*.

En fait, le solitaire du Pavillon et de l'atelier d'horlogerie est aussi un agréable compagnon qui ne manque pas d'amis. L'un d'eux, Vital Romet, qui habite rue du Mans, fonde un Cercle qui porte son nom, et qui rassemble, autour de l'abbé Hurel, une douzaine de jeunes gens qu'unit un même idéal : ils sont jeunes, célibataires, ont la vie devant eux, et leur foi leur fait désirer d'en faire quelque chose de beau, d'utile. Ils se retrouvent dans les locaux de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, rue de la Sénatorerie, pour réfléchir, échanger, prier, discerner les engagements à prendre dans la société comme dans leur paroisse, et se détendre aussi ! Au premier étage le billard marche bon train et Louis s'y fait remarquer par l'habileté de son jeu.

Louis se met ainsi au service de la Conférence Saint-Vincent de Paul¹, fondée à Alençon en 1847.

Mais en affaires, ce pauvre Louis est bien benêt ! Le jour du marché, ce jour qui amène en ville tant de monde des environs pour les besoins divers, il ferme sa boutique ! C'est dimanche : il faut sanctifier le jour du Seigneur. D'accord mais enfin, lui dit-on, dans ce métier d'artisan-commerçant, il faut aussi gagner sa vie. D'ailleurs ses amis, qui ont monté en 1852 le premier grand magasin « à la Boucicaut »², le Gagne-Petit, qui occupe un long espace en face de son horlogerie, savent répondre à la demande

1. Grâce à des bénévoles, elle assure, au cœur même d'un quartier ou d'une paroisse, un service d'aide en faveur des pauvres ou des personnes isolées, afin de soulager leurs souffrances et de promouvoir leur dignité.

2. En 1852, création du Bon Marché rue de Sèvres à Paris par Aristide Boucicaut. Le concept se répandra en province.

des clients, eux, et ils font fortune. Quelques années plus tard, les amis enrichis achèteront un petit château, auront pignon sur rue... Et Louis, qu'attend-il ? Simplement, il n'a pas sa demeure éternelle sur la terre : elle est au Ciel. À quoi bon se préoccuper de pierres quand il y a tant à faire auprès des hommes, des plus pauvres, des familles nécessiteuses ?

Sa confidente, c'est la Sainte Vierge. De cette Mère qu'il aimait visiter à Paris à Notre-Dame-des-Victoires, il a installé la statue dans son jardin, cadeau d'une bienfaitrice. Celle qu'on appellera plus tard « la Vierge du Sourire » veille sur lui, avec patience, en attendant un tournant décisif dans sa vie.

Les Guérin

Petit retour en arrière. Le 5 octobre 1843, la famille Guérin s'installe à Alençon, rue Saint-Blaise, face à la préfecture de l'Orme et son vaste jardin. Derrière la maison se trouve le monastère des Capucins transformé en caserne depuis la Révolution. En 1841, l'effectif comptait environ 350 hommes et 80 chevaux. De nouveaux bâtiments sont construits de 1846 à 1893 afin d'y loger près de 1 000 hommes et 250 chevaux. L'ancien gendarme qu'est Isidore se trouve dans son élément. Mais Alençon est avant tout une ville qui doit sa prospérité et sa notoriété au commerce de la dentelle : vers 1660, la protestante Marthe La Perrière inventa le point de France ou point d'Alençon et fonda, en 1665, la manufacture à laquelle Colbert accorda un privilège de manufacture royale. Alençon emploiera, à l'apogée de son art, jusqu'à huit mille dentellières.

Isidore a 54 ans, son épouse 40. Leurs deux filles, Marie-Louise, dite Élise, et Azélie, dite Zélie, sont des adolescentes de 14 et 12 ans ; le petit dernier, Isidore, a 2 ans. Les années de service dans l'armée de M. Guérin ne leur donnent pas droit à une retraite suffisante. Mme Guérin ouvre un café pour arrondir

les fins de mois. L'expérience ne dure pas longtemps, faute de clients qui s'éloignent petit à petit pour fuir les morigénations de la tenancière moralisante. Isidore s'emploie alors à des services de menuiserie.

Deux sœurs complices

L'histoire circule dans la famille et poursuivra Élise jusque dans sa circulaire nécrologique au couvent¹ trente ans plus tard : l'aînée des filles Guérin ne voulait pas se marier. Plus que cela, elle avait le mariage « en horreur ». Petit relent janséniste dans l'éducation des jeunes filles de l'époque ? La taquiner était facile : il suffisait que des amies de sa mère la désignent pour devenir leur bru. Élise se mettait aussitôt à pleurer et crier, et sa cadette volait au secours de sa chère sœur en déclarant ingénument : « Oh ! ne la faites pas pleurer, vous me prendrez à sa place ! »

La jeune Zélie entre à 12 ans à l'école des Sœurs du Sacré-Cœur de Picpus et de l'Adoration perpétuelle, rue de Lancrel. Elle fait sans doute partie des élèves qui bénéficient des études gratuites. Elle excelle en devoirs de style et remporte le premier prix. On retrouve ce talent dans les lettres qui sont parvenues jusqu'à nous, pleines de vie, d'affection et d'humour. Elle est initiée entre autres aux ouvrages manuels féminins, en particulier la dentelle, ce produit phare d'Alençon dont sont épris les grands de ce monde !

Élise ne rejoint sa jeune sœur que l'année suivante, ayant dû sacrifier ses études, probablement pour aider sa mère entre l'installation de la maison, l'éducation de son petit frère Isidore et le travail au café.

À l'école, l'éducation religieuse est fortement marquée, avec messe et prières quotidiennes. En famille, on fréquente

1. Le décès d'une sœur est annoncé aux autres couvents par une lettre-circulaire qui raconte la vie de la religieuse.

assidûment la paroisse Notre-Dame, non seulement pour la liturgie dominicale mais en raison de l'appartenance à de pieuses associations : la Confrérie du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel dès 1845, la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus en 1852 puis l'Association de prière pour le salut de la France, motivée sans doute par l'arrivée au pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte – futur Napoléon III – et le rétablissement de l'Empire en France.

On aurait pu croire que les deux sœurs, qui désirent toutes les deux donner leur vie à Dieu, se tourneraient vers le Carmel. Il n'en fut rien.

Élise veut entrer à la Visitation mais les conséquences d'une primo-infection tuberculeuse l'en empêchent.

Zélie, à 17-18 ans, veut se dévouer pour les autres. À l'hôtel-Dieu de la ville, les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul prodiguent les soins aux malades. Elles font aussi des visites à domicile et se préoccupent de préparer des marmites pour le repas des plus pauvres. Assurément, voilà sa voie. Zélie se présente à la supérieure qui, malheureusement, ne décèle guère de vocation chez cette généreuse jeune fille.

Que vont-elles devenir ?

Élise continue d'aspirer à être visitandine, puisque le fondateur François de Sales a prévu que ses couvents puissent accueillir des personnes de constitution fragile. Zélie, elle, se range à l'avis de la supérieure : elle sera mère de famille.

Elle se tourne vers la Vierge Marie, lui confie sa vie en une neuvaine, au terme de laquelle, le 8 décembre 1851, elle reçoit une nette inspiration : « Fais faire du point d'Alençon. » Elle a 20 ans. Ses parents acceptent qu'elle crée un atelier de dentelle, à condition que la sage aînée prenne la responsabilité de l'entreprise.

1852: dentellières

Alors même que la dentelle d'Alençon vient d'être reconnue « reine des dentelles » à l'Exposition universelle de Londres, Zélie se perfectionne à l'école dentellière tenue par les Sœurs de la Providence. Son habileté est telle qu'en deux ans elle acquiert le même doigté qu'une dentellière accomplie au terme de huit à dix ans d'apprentissage! Savez-vous qu'un centimètre carré demande environ sept heures de travail minutieux et requiert une grande concentration avec le matériau de base le plus simple: une aiguille et un seul fil?

Pour trouver de nouveaux débouchés de vente à la production de leur atelier, Élise, dès la fin de 1853, se rend à Paris avec son père. Cette jeune femme de 24 ans se lance à l'aventure dans cette grande ville, sans rien connaître, pas même une seule adresse de marchand de point, mais, dit-elle, « je priais avec tant de confiance que je sentais que je serais exaucée¹ ». En effet, elle l'est promptement: la Maison Pigache accepte de compter les sœurs Guérin parmi leurs fournisseurs.

1858: orientations de vie

Élise

Mais voilà qu'un accès de tuberculose écarte Élise de l'entreprise: elle prie et promet à Dieu de se faire religieuse si la guérison arrive.

Depuis sa première communion, à l'âge de 10 ans, Élise n'avait qu'un rêve: une vie d'ermitte. Son modèle? Sainte Thérèse d'Avila. Elle fit longtemps le projet de fuir la maison paternelle pour se retirer en quelque lieu où elle ne pourrait vivre que d'oraison. Elle avait confié à un prêtre son désir d'entrer chez les Clarisses du couvent voisin de leur maison, rue de la Demi-Lune. Voyant la fragile santé de sa pénitente, il l'avait fait attendre quelques

1. Lettre de Sr Marie-Dosithée à son frère et à sa belle-sœur, 10 mai 1874.

années, afin d'expérimenter dans sa famille si elle pourrait soutenir la Règle. Élise mit alors tant d'énergie pour hâter son entrée en se pliant à toutes les austérités imaginables qu'elle ruina sa santé et dut renoncer à cette vocation. Peu après, elle trouve sa consolation dans la lecture d'une biographie de saint François de Sales, où elle découvre la vie qu'elle désire : l'évêque d'Annecy a ouvert la vie monastique aux personnes à la santé déficiente¹. Mais à peine remise, Élise se trouve affligée d'une phtisie. Pendant plus d'un mois, elle lutte contre la mort, dans la certitude, cependant, qu'elle s'en sortira. Effectivement, dès la fin d'une neuvaine à Notre-Dame de la Salette, elle se sent mieux, se fortifie et peut être acceptée au couvent de la Visitation du Mans. Elle y entre le mercredi de Pâques, 7 avril 1858. Elle a 29 ans. Sa circulaire, qui relate l'événement, la montre bien déterminée : « Je viens ici pour être une sainte ! », déclare-t-elle. Ce n'est pas du goût de Mme Guérin, inquiète pour la santé de sa fille – et peut-être désemparée sans la présence de son aînée : elle surgit une semaine plus tard au couvent pour ramener sa fille à tout prix. Mais « l'énergique Sœur Louise met fin au combat maternel ».

Zélie

La cadette poursuit son chemin de dentellière expérimentée. Cette même année, au mois de juin, la ville d'Alençon organise une Exposition industrielle, agricole et artistique pour promouvoir ses diverses activités. La Maison Pigache y expose des ouvrages de Zélie, remarquables pour leur beauté et la richesse des dessins. La médaille d'argent qu'elle remporte, aux dires du jury, « fait honneur à la direction intelligente de Mlle Guérin, chargée à Alençon des intérêts de cet industriel² ».

1. La Règle de cet Ordre de la Visitation, fondé par François de Sales et Jeanne de Chantal en 1610, s'inspire de la rencontre de la Vierge Marie et de sa cousine Élisabeth : aux prières et à la méditation s'ajoute la visite des malades et des pauvres.

2. Thierry HÉNAULT-MOREL, *Louis et Zélie Martin*, op. cit., p. 69, note 20.

1831-1858: JEUNESSES À ALENÇON



13 juillet 1858 : Un mariage inattendu

Une perle pour Louis

Retrouvons la famille Martin. Louis poursuit sa vie régulière bien organisée entre son horlogerie, le Pavillon et son cercle d'amis.

Sa mère s'inquiète : Louis est le seul de ses enfants encore en vie, elle aimerait tant le voir marié ! Elle prend des cours de dentelle à la Maison d'Ozé, où elle côtoie une jeune fille qu'elle trouve charmante, réservée, sérieuse, habile... Ne serait-elle pas la perle dont elle rêve pour son fils ? Elle le connaît son Louis, si pieux, si solitaire, très exigeant : il a déjà refusé un parti sérieux. Elle essaie de lui en parler. Il semble faire la sourde oreille.

Cette jeune fille, c'est Zélie Guérin. Au cours, Mme Martin l'observe : elle est déjà très avancée dans le maniement de l'aiguille. Elle a même remporté un prix attribué par la ville d'Alençon pour la qualité de son travail. Depuis, elle s'est installée à son compte.

À l'affût de tout renseignement qui pourrait attirer l'attention de son Louis, Mme Martin a-t-elle réussi à savoir que cette jeune personne a eu à son actif un désir d'entrer en religion ? Oui,

décidément c'est bien la perle qui conviendrait, autant à elle-même qu'à son fils. Et une fois de plus, en rentrant de son cours, Mme Martin lui décrit les qualités de sa jeune collègue.

C'est celui-là!

Et voilà qu'un matin, Louis la croise. Sur le pont de Sarthe. Il la regarde plus attentivement. Elle, apparemment émue, marque un temps d'arrêt, puis continue son chemin. Il y a de quoi être ébranlée : a-t-elle bien entendu ? N'a-t-elle pas rêvé ? C'était très net en elle, cette voix qui lui disait : « C'est celui-là que j'ai préparé pour toi. » Elle qui a tant prié, avec confiance, pour que Dieu scelle son alliance avec celui qu'Il mettrait sur son chemin.

Le mariage

On ne saura rien des jours qui suivent, ni des trois mois seulement qui les acheminent vers leur mariage. Aussi réservés et modestes l'un que l'autre, ils choisissent un mariage nocturne dans la discrétion, à minuit, le 13 juillet 1858 à l'église Notre-Dame, paroisse de la famille Guérin, après le mariage civil à 22 heures. Le curé de la paroisse a accepté de déléguer son office à l'abbé Hurel, conseiller spirituel de Louis, qui deviendra aussi celui de Zélie. Les participants ne sont guère nombreux à les entourer : la proche famille, les témoins, quelques amis. Louis est heureux de passer au doigt de son épouse une double alliance où leurs deux noms sont gravés, probablement par ses soins de joaillier. Le mariage sera marqué d'une pierre blanche, disons plutôt frappé d'une médaille commémorative, que Louis offre à son épouse : elle représente Tobie et Sarra, ces deux personnages de la Bible qui ont tout remis entre les mains de Dieu le soir de leurs noces. D'ailleurs, ils se sont mariés « sous le

voile », coutume ancienne selon laquelle, après le consentement des époux, les témoins déploient cette étoffe au-dessus de leur tête, signe de la présence de l'Esprit Saint qui repose désormais sur cette nouvelle vie à deux, tandis que le prêtre les bénit.

Premiers ajustements

Zélie quitte la rue Saint-Blaise pour s'installer chez Louis, rue du Pont-Neuf. Elle y organise son atelier de dentelle, sous le même toit que l'atelier d'horlogerie-bijouterie. Les parents de Louis ont leur vie au premier, avec Adolphe Leriche qui reste auprès d'eux encore une année – jusqu'à l'âge de 15 ans – et la domestique Virginie Beauvais.

Ce beau commencement n'a plus qu'à se dérouler dans le temps comme un long fleuve tranquille vers un *happy end*. Louis et Zélie semblent destinés à entamer une vie de famille « normale » avec ses joies, ses crises, ses heurts, ses attentions réciproques, sa persévérance... Ce n'est pas tout à fait ainsi que les choses vont se passer...

Un mariage blanc ?

Louis met d'emblée la barre très haut. Voire un peu trop haut. Son désir d'être tout à Dieu, d'être saint, perdure. Aussi a-t-il étudié de nombreux textes et documents qui portent sur le mariage. Il a été frappé par ce que les textes officiels disent du « mariage blanc », comme on l'appelle. Dans l'histoire de l'Église se sont présentés des cas de couples qui ont voulu vivre la chasteté à l'exemple de la Sainte Famille et sont maintenant vénérés comme des saints. On dit certes que le mariage n'est valide que s'il est consommé. Cependant, il est accepté qu'il ne le soit pas, dans le cas d'un commun accord des époux. Zélie accepterait-elle qu'ils vivent comme frère et sœur ?

L'idée vous semblera sans doute saugrenue : elle est à remettre dans le contexte d'une époque où on ne cessait de chanter dans

l'Église les beautés de la virginité, y associant la sainteté, bien plus qu'au mariage.

La pauvre Zélie, dès le soir de son mariage, tombe de haut, mais pas uniquement à cause de cette proposition. Des enfants, elle en voulait, mais, comme bien des femmes de son époque, elle ne savait rien de la sexualité. Les explications de Louis l'effraient. Sous le choc, elle fond en larmes. Louis ne parvient pas à la calmer. Le lendemain matin, ils partent tous les deux retrouver Élise à la Visitation du Mans. Tourneboulée, angoissée, Zélie a besoin de retrouver son aînée, son paratonnerre, son roc, son soutien. À la vue de sa sœur, si heureuse dans sa propre vocation, Zélie a un coup au cœur : pourquoi ne l'a-t-elle pas suivie au couvent ? Là c'est la paix, loin de tout... Au fil de la journée, elle retrouve son calme. Oui, sans doute, puisque ce sont là les conditions de la maternité, autant accepter le projet de Louis... Mais quand même, c'est se priver de nombreux enfants... Elle confie son secret à sa sœur qui, dans son ardeur de postulante tout au service de Jésus, s'en réjouit fort : que sa sœur mariée suive la même voie de chasteté parfaite qu'elle-même, voilà qui la comble !

Les visites suivantes au monastère du Mans ravivent la peine de Zélie d'être au milieu du monde, elle aurait tant voulu « cacher sa vie avec celle de sa sœur ». Zélie se sentirait-elle en porte-à-faux, tardant à opter entre sa vie d'épouse et son désir d'être à Dieu à l'exemple de sa sœur ? Revenant plus tard sur cette période, elle écrira à sa fille Pauline :

Tu vas penser que je faisais de la peine à ton père [...] ? Mais non, il me comprenait et me consolait de son mieux. [...] je crois même que notre affection réciproque s'en est trouvée augmentée, nos sentiments étaient toujours à l'unisson et il me fut toujours un consolateur et un soutien¹.

1. *CF* 192.

Quelques mois plus tard, la droiture de ce couple en recherche de sainteté permet à leur confesseur de leur apporter une lumière décisive sur leur condition d'époux. Il les convainc que la sainteté n'est pas réservée aux ecclésiastiques et religieux, et les invite à vivre pleinement leur mariage en s'ouvrant à la vie, dans l'esprit que résume une exhortation de l'époque :

Le mariage, élevé au rang de sacrement, tire sa grandeur en tant que symbole de l'union de Jésus-Christ avec son Église. Ayez pour fin principale votre sanctification réciproque. N'élevez les enfants qu'il vous donnera que pour sa gloire ; faites tout pour leur salut comme Jésus-Christ a tout fait pour celui de ses Élus¹.

Moins d'un an après leur mariage, Zélie attend son premier enfant.

Sa mère, Mme Guérin, ne connaîtra pas la joie d'être grand-mère. Elle meurt le 9 septembre 1859, à l'âge de 54 ans. Les époux Martin veillent à la fois sur M. Guérin, resté veuf rue Saint-Blaise, et sur M. et Mme Martin qui vivent avec eux. Et la famille va maintenant s'agrandir...

1. Thierry HÉNAULT-MOREL, *Louis et Zélie Martin*, op. cit., p. 80, note 9.

1859-1873 : Quand le cercle de famille grandit

Leur directeur spirituel avait encouragé Louis et Zélie à vivre pleinement leur vie conjugale en s'ouvrant à la vie : neuf naissances s'ensuivront. Voilà un directeur satisfait d'être entendu !

Au total, sept filles et deux garçons. Cinq filles seulement parviendront à l'âge adulte : les deux aînées, Marie et Pauline, qui n'ont que dix-huit mois de différence ; puis vient Léonie et enfin les deux petites dernières, Céline et Thérèse.

Avant d'entrer dans leur histoire, parcourons rapidement l'album de photos de famille pour faire leur connaissance.

Marie (1860-1940)



Pas un sourire, ni pour le photographe caché derrière son voile noir, ni pour les lecteurs que nous sommes. Plutôt un regard lourd de l'ennui d'être livrée au regard de tous. Il faut dire que Marie a toujours eu un côté un peu sauvage : pas question de s'assujettir à l'obligation de faire des politesses et des révérences... Tant pis si les gens ne l'apprécient pas, « pourvu que tu m'aimes cela me suffit », rétorque-t-elle à sa mère chagrinée par son comportement.

Si Zélie sait lui dire combien elle l'aime, il est manifeste que Marie est la préférée de son père, sa grande, sa première ! Le bijoutier Louis, pour qui chacune de ses filles est un bijou, la surnomme son « diamant », et aussi sa « bohémienne » tant elle est non conformiste, voire fantaisiste.

Zélie, elle, remarque son caractère « très spécial et volontaire¹ ». Se souvient-elle encore des tout premiers pas de Marie? Tandis qu'elle lui tenait la main, la petite s'échappe, en courant si vite que sa mère, affolée à l'avance par la chute probable, l'appelle en criant: « Obéis, Marie, obéis! » Sans même se détourner, Marie court toujours, en répétant: « Obéis, obéis... » Elle est fort indépendante, la jeune Marie, avec une conviction ancrée dès son plus jeune âge qui lui fait déclarer: « Je suis bien libre, moi! » La domestique Louise lui en fait un surnom: « Marie-je-suis-bien-libre-moi », surnom tout à fait mérité si l'on en croit quelques épisodes que rappellera Marie à l'âge adulte.

Un jour de Pâques, toute pomponnée pour la fête, arborant de jolies bottines neuves, elle se rend à la grand-messe avec Louise. L'église de Montsort est en réparation, le parvis est encombré d'une grande plage de chaux entourée de sable. Anticipant la curiosité de Marie qui s'en approche, la bonne l'enjoint de ne pas aller plus loin, la chaux lui brûlerait les pieds. Mais, raconte Marie, « il suffisait qu'elle me dise cela pour lui montrer que j'étais bien libre et que je voulais me rendre compte par moi-même si ce qu'elle me disait était vrai² ». Elle saute aussitôt sur le talus de sable, enfonce dans la chaux et... se met à hurler, se croyant déjà brûlée vive. Les bottines neuves l'étaient, en effet.

Un autre fait se passe à l'église au cours de la messe. Lorsque la sonnette du servent d'autel retentit à la consécration, Marie voit toutes les têtes s'incliner: « C'est trop fort, se dit-elle, de nous forcer comme cela à baisser la tête, moi ça me plaît mieux de regarder, je suis bien libre... » et elle fixe l'hostie blanche entre les mains du prêtre. Bien lui en prend tant elle ressent aussitôt une grande douceur et une paix profonde.

D'un tempérament fougueux, Marie a aussi un bon cœur. À l'école, quand on fait pleurer sa petite sœur Pauline, du haut

1. *CF* 31.

2. Souvenirs autobiographiques de Sr Marie du S.C., cahier de 1909, ACL.

LA FAMILLE MARTIN

de ses sept ans et demi, « le sang bouillonnant dans ses veines », elle intervient pour la défendre.

Pleine de bon sens, les pieds sur terre, elle deviendra une bonne maîtresse de maison et plus tard au Carmel, une zélée intendante ; elle est la bonne oreille à qui on peut tout dire et ses conseils avisés remettent les choses à leur bonne mesure. Et libre jusqu'au bout...

Marie Pauline (1861-1951)



Jolie, coquette, très féminine, elle est aussi simple et humble. Appelée couramment Pauline, en famille elle est « le petit Paulin » en raison de sa taille modeste – elle n'ira pas au-delà de 1,54 m. Pour la taquiner, Marie l'appelle « petite naine » ! Pauline est la « perle fine » de son père. Elle est le portrait craché de sa

mère, active et entreprenante, vive, drôle, espiègle, fort émotive aussi. Spontanée, on l'entend s'exclamer en plein office du Vendredi saint à l'église : « Voilà ma tante ! » Tous les regards se tournent vers elle : elle brandit fièrement une petite figurine en papier, représentant une religieuse en costume de la Visitation. Il n'est pas donné à tout le monde de faire rire l'assistance en un tel jour !

Zélie en est folle : « Elle a tout pour elle¹ », déclare-t-elle, alors que sa fille n'a pas 4 ans ! Il est donc peu étonnant qu'à l'âge de l'adolescence, Pauline soit déjà devenue la confidente de sa mère.

Très artiste, elle manie l'aiguille, le pinceau, la plume, pour autant d'œuvres qui feront la une des fêtes familiales ou de son couvent. M. Martin ne manque pas à chaque voyage à Paris de lui rapporter les meilleures fournitures pour ses travaux de peinture. Ses professeurs à l'école assurent qu'elle a « des dispositions étonnantes, non pour une chose, mais pour tout en général² », « qu'elle fait des progrès remarquables en dessin [...] qu'elle était artiste et que, si elle était poussée, elle irait loin³ ».

Tenace, elle aime aller jusqu'au bout... jusqu'à épuisement, lorsqu'elle voudra, par exemple, en dépit de fortes migraines, remporter en pension le prix d'excellence qui ferait tant plaisir à ses parents.

Où qu'elle passe, Pauline est remarquée, appréciée pour sa gentillesse et sa maturité. Elle deviendra la référence de la famille, la « petite Mère » de toutes ses sœurs, dispositions qui la mettront plus tard à la tête de la communauté du carmel de Lisieux durant de longues années.

1. *CF* 14.

2. *CF* 120.

3. *CF* 121.

Marie Léonie (1863-1941)



Quel regard émouvant, si triste et en même temps si simplement abandonné à la vue du lecteur.

On l'appelle Léonie, mais en famille, elle devient très vite « la pauvre Léonie », mais aussi « la bonne Léonie ». De santé fragile dès la naissance, elle le reste toute sa vie. À l'âge de 70 ans, elle avoue n'avoir pas passé un seul jour sans avoir eu mal au ventre, mal à la tête, et des démangeaisons dues à une sorte d'eczéma purulent sur tout le corps ! Dans ces conditions, comment l'enfant pourrait-elle tenir en place ? Coléreuse et boudeuse à la maison, insupportable en classe, à la fois influençable et volontaire, courageuse et obstinée, susceptible et pleine de complexes par rapport à ses sœurs bien douées, elle n'en a pas moins un cœur d'or qui cherche à faire plaisir. Prise en main, à l'insu des siens, pour un redressement brutal par la domestique de la famille, elle souffrira de cette violence dans l'incompréhension

1859-1873: QUAND LE CERCLE DE FAMILLE GRANDIT

de son entourage. Il lui faudra un long parcours pour s'accepter et s'épanouir, jusqu'à ce qu'elle parvienne à devenir « l'humble violette » joyeuse, recherchée par les religieuses visitandines de son couvent pour sa gentillesse et son allant. Dieu aidant, elle s'acheminera sur la petite voie tracée par sa jeune sœur Thérèse. Qui sait?... jusqu'au balcon du paradis au milieu des saints « officiels » ?

Marie Céline (1869-1959)

« Le petit Célin », tel est le surnom que l'on retrouve fréquemment dans la correspondance familiale. Physiquement, elle paraît frêle, fragile. Marie dira : « C'était curieux de voir un si petit enfant courir comme une petite souris à travers la maison¹. » Elle est si délicate que, les années passant, on se demande toujours si elle va survivre. Zélie s'emploie à la fortifier, et réussit, car Céline sera la dernière des sœurs à mourir, à l'âge avancé de 89 ans ! Ce petit bijou semble en porcelaine fine, tant elle est craintive : a-t-elle par mégarde bousculé et cassé la dinette de ses sœurs, la voici, effrayée d'un tel malheur, cachée et recroquevillée derrière un tas de bois dans le jardin. Il faut la perspicacité de Zélie pour la dénicher et la rassurer. Et pourtant, face à sa petite sœur Thérèse, elle se fait protectrice et plus que cela : elle exerce pendant leur enfance une certaine autorité sur sa cadette. Toutes deux seront toujours fortement unies.

Devenue une jolie jeune fille, intrépide, pétillante d'intelligence, esprit aux mille questions, jamais rassasiée de connaissances, riche de talents et de personnalité, elle est de compagnie agréable. D'un dévouement plein de délicatesse, elle soigne son père jusqu'au bout. Ses dons d'artiste peintre auraient pu la placer parmi de grands noms, son amour pour Jésus l'y fait renoncer ; elle entre au carmel de Lisieux comme ses deux

1. Souvenirs autobiographiques de Sr Marie du S.C., cahier de 1909, ACL.

LA FAMILLE MARTIN

aînées et sa jeune sœur Thérèse, qui saura adoucir son extrême sensibilité et sa volonté quelque peu intransigeante. On doit à son talent la plupart des photographies que nous avons de la famille Martin.



Marie Françoise Thérèse (1873-1897)

À sa naissance, Zélie ne ménage pas les détails sur sa charmante enfant : « Elle est douce et mignonne comme un petit ange. Elle a un caractère charmant¹. »

1. *CF* 114.

1859-1873: QUAND LE CERCLE DE FAMILLE GRANDIT

Pour son père, elle est le hanneton blond, « l'orpheline de la Bérésina » (d'après un roman lu en famille), et surtout sa petite reine. Intelligente, futée, sensible, aimante, elle fait la joie de sa famille, jusqu'au jour où éclate sa souffrance d'être orpheline de sa mère depuis l'âge de quatre ans et demi.

Sa vie intérieure intense lui fait percevoir les désirs de Dieu, « doux Sauveur », et de la Vierge Marie, « incomparable mère » : ils lui ouvrent les champs immenses de compassion et de tendresse célestes pour l'humanité. En une course de géant, elle s'engage sur le chemin de sa vocation à l'Amour, qui la presse d'entrer à 15 ans au Carmel, où elle découvre sa « petite voie, bien droite, bien courte » qui la fait promptement arriver au but à 24 ans.

La petite dernière deviendra capitaine de la légion des petites âmes assoiffées de miséricorde, en quête de sainteté.

Avant de mourir, elle avait dit à ses sœurs : « Vous m'appellerez petite Thérèse. »

Voilà qui la définit et la résume, et ce sera son nom d'éternité, dès ce monde-ci : Teresinha, Teresita, Teresina, Little Therese-Little flower, en polonais, en allemand et tant d'autres langues...

Cent ans plus tard, les foules accourent à Alençon et Lisieux, sur les lieux où elle a vécu. On quête son sourire, ses roses... Elle fait tourner la tête des soldats sur le champ de bataille, des missionnaires au fond de la grande Chine, de condamnés à mort, des papes jusqu'au premier d'Amérique latine, de la plus célèbre chanteuse française du siècle dernier¹, d'une multitude de petits protégés, des familles suppliant en toutes langues, des communautés sans cesse nouvelles...

Bref, donnons-lui le mot de la fin : « Tout le monde m'aimera. »

Au don de thaumaturge, ajoutons donc celui de prophète, car nul ne peut se sentir exclu de cet ouragan de miséricorde

1. Édith Piaf fut guérie enfant de sa cécité par Thérèse, qui resta son amie pour la vie. Avant chaque concert, elle lui disait : « Thérèse, je chante pour toi. »

LA FAMILLE MARTIN

qu'elle obtient à chacun. Elle promet, cette petite Thérèse. Pour les uns, elle est la sainte de l'espérance, pour les autres, la sainte de la miséricorde, pour sa sœur Pauline qui résume tout : elle est un écho du cœur de Dieu ! Alors tendons l'oreille car elle a un mot précieux pour chacun.

Mais n'anticipons pas.

Pour l'heure, retrouvons-la à un an et demi, sur la balançoire que son père a installée dans le jardin de la rue Saint-Blaise. Quand ça ne va pas assez fort, elle crie : « Toujours plus haut ! » Serait-ce donc sa devise ?

Table

Introduction.....	9
Sigles utilisés.....	13

Première partie À Alençon (1831-1877)

1. Portraits croisés.....	17
Louis Martin.....	17
<i>Un jeune homme bien rangé ?</i>	17
<i>Enquête sur ses origines</i>	18
Zélie Guérin.....	20
<i>Une jeune fille superactive ?</i>	20
<i>Enquête sur ses origines</i>	20
2. 1831-1858: Jeunesses à Alençon.....	23
Les Martin.....	23
<i>1831-1842: rue des Tisons</i>	23
<i>1842-1850: l'apprenti horloger</i>	24
<i>1850-1858: installation rue du Pont-Neuf</i>	31
Les Guérin.....	34
<i>Deux sœurs complices</i>	35
<i>1852: dentellières</i>	37
<i>1858: orientations de vie</i>	37

LA FAMILLE MARTIN

3. 13 juillet 1858: Un mariage inattendu	41
Une perle pour Louis	41
C'est celui-là!	42
Le mariage	42
<i>Premiers ajustements</i>	43
<i>Un mariage blanc ?</i>	43
4. 1859-1873: Quand le cercle de famille grandit	47
Marie (1860-1940)	48
Marie Pauline (1861-1951)	50
Marie Léonie (1863-1941)	52
Marie Céline (1869-1959)	53
Marie Françoise Thérèse (1873-1897)	54
5. 1860-1877: Vie de famille à Alençon	57
Sous le toit familial (1860-1864)	57
<i>Louis et Zélie, par eux-mêmes</i>	57
<i>Isidore Guérin</i>	60
<i>Deux aînées: Marie et Pauline</i>	63
<i>Première épreuve: la santé de Léonie</i>	65
<i>Le travail</i>	66
<i>L'école</i>	67
La famille dispersée (1865-1870)	69
<i>Premier séjour chez une nourrice</i>	69
<i>Décès du grand-père Martin</i>	69
<i>Éloignement d'Isidore</i>	69
<i>Décès des deux garçons, Joseph Louis et Joseph Jean-Baptiste</i>	71
<i>Décès de M. Guérin (3 septembre 1868)</i>	74
<i>Les aînées en pension (octobre 1868)</i>	75
<i>Maladie de sœur Marie-Dosithée et première communion de Marie</i>	78
<i>La mort d'Hélène (22 février 1870)</i>	79
<i>Abandon de l'horlogerie (mars 1870)</i>	80
<i>Marie Mélanie Thérèse (16 août-8 octobre 1870)</i>	81
La guerre franco-prussienne (novembre 1870-mars 1871)	84
<i>La bataille</i>	86
Sous un nouveau toit (1871-1873)	88
<i>Déménagement</i>	88

TABLE

<i>Naissance de Thérèse (2 janvier 1873)</i>	89
<i>Marie gravement malade (5 avril-31 mai 1873)</i>	91
1874	94
<i>Léonie au Mans</i>	95
<i>Travail et vie économique</i>	97
<i>Louise Marais</i>	100
<i>Les liens extérieurs</i>	102
<i>Retour de Thérèse de Semallé</i>	106
<i>Les écolières</i>	107
1875	107
<i>Léonie et les fausses religieuses</i>	107
<i>Pauline seule en pension à la Visitation</i>	109
<i>Marie institutrice de ses petites sœurs</i>	111
<i>Céline et Thérèse</i>	118
<i>La vie sociale</i>	118
1876	124
<i>La santé des deux sœurs: sœur Marie-Dosithée et Zélie</i>	124
1877	131
<i>Sœur Marie-Dosithée et Zélie</i>	131
<i>« La sainte est morte »</i>	132
<i>Zélie entre combat et abandon</i>	136
<i>Pèlerinage à Lourdes (18-22 juin 1877)</i>	141
<i>Derniers mois de Zélie</i>	146
<i>Alençon après la mort de Zélie</i>	148

Deuxième partie

Éduquer à la sainteté

6. Éduquer ensemble	153
Proximité des parents avec leurs enfants.....	155
<i>Le courrier</i>	156
La foi vive moteur de leur vie	157
<i>Vers le Ciel</i>	157
<i>Dieu rencontré: l'Eucharistie et la prière</i>	162
<i>Dieu à l'œuvre: la Providence</i>	167
<i>Dieu premier servi</i>	171
Dans l'amour.....	172

LA FAMILLE MARTIN

<i>Un amour qui se dit</i>	173
<i>Un amour qui se prouve</i>	174
<i>Aimer dans la vérité</i>	175
<i>Aimer dans la simplicité</i>	178
La Vierge Marie.....	180
<i>Une protection spéciale</i>	180
<i>Le mois de Marie</i>	182
<i>Porte du Ciel</i>	182

Troisième partie À Lisieux (1877-1894)

7. 1877-1881: En famille aux Buissonnets	187
Louis veuf, une nouvelle étape.....	188
Marie et Pauline.....	189
Céline et Thérèse.....	190
Léonie, à part.....	190
Les domestiques.....	191
Au fil des jours.....	191
<i>Les matinées</i>	191
<i>Les après-midi</i>	193
<i>Les veillées</i>	195
<i>Le dimanche</i>	196
Scolarité chez les Bénédictines à l'abbaye.....	197
Fêtes et vacances.....	199
Dans l'ombre d'une mère.....	200
L'atmosphère.....	200
Une éducation ferme et très aimante.....	201
Le don reçu et partagé.....	203
8. 1881-1894: Orientations de vies	207
1881-1882.....	207
<i>Thérèse rejoint Céline à l'abbaye (octobre 1881-Noël 1885)</i>	207
<i>Pauline au Carmel</i>	210
1883: la maladie de Thérèse.....	213
1884-1885.....	218
<i>Première communion et confirmation de Thérèse</i>	218
<i>Marie sera-t-elle religieuse ?</i>	220

TABLE

<i>Scolarité à l'abbaye</i>	220
<i>Voyage à Constantinople</i>	222
1886	224
<i>L'éducation scolaire</i>	224
<i>Marie se décide pour le Carmel</i>	226
<i>Nouvelle vie aux Buissonnets – retour de Léonie</i>	229
<i>Le petit miracle attendu : la grâce de Noël</i>	230
1887	232
<i>Accident vasculaire cérébral de Louis</i>	232
<i>29 mai. Thérèse demande à entrer au Carmel</i>	233
<i>Léonie entre à la Visitation</i>	236
<i>Thérèse et l'appel missionnaire</i>	237
<i>Le pèlerinage à Rome</i>	239
1888	243
<i>Thérèse entre au Carmel</i>	244
<i>Céline demandée en mariage</i>	245
<i>La vie à trois</i>	245
<i>Fugue au Havre et incendie à Lisieux</i>	247
<i>Nouvelle crise</i>	248
1889-1891 : la grande épreuve	250
<i>La prise d'habit de Thérèse</i>	250
<i>La grande épreuve</i>	251
<i>Les prétendants</i>	257
<i>L'athée et le renégat</i>	258
1892-1894	259
<i>Retour de Louis à Lisieux</i>	259
<i>Sœur Agnès prieure</i>	261
<i>Retour de Léonie à la Visitation</i>	262
<i>À La Musse</i>	264
<i>« Papa est au Ciel! »</i>	265

Quatrième partie

Au couvent (1894-1959)

9. 1894-1897 : Les dernières années de Thérèse	273
<i>La communauté</i>	273
<i>Sœur Agnès de Jésus</i>	275

LA FAMILLE MARTIN

<i>Sœur Marie du Sacré-Cœur</i>	279
<i>Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus</i>	282
<i>Céline au Carmel</i>	288
<i>Que deviennent les liens familiaux ?</i>	293
1895	296
<i>9 juin 1895. Acte d'offrande</i>	296
<i>14 juin 1895: mission</i>	298
<i>20 juillet 1895: Léonie quitte la Visitation pour la deuxième fois</i>	299
<i>15 août 1895: Marie Guérin entre au Carmel</i>	300
1896–1897 Rédaction de l'Histoire d'une âme et ultime montée de Thérèse	301
<i>20 janvier 1896: le Manuscrit A de l'Histoire d'une âme</i>	301
<i>17 septembre 1896: le Manuscrit B de l'Histoire d'une âme</i>	301
<i>La maladie de Thérèse</i>	302
<i>Aimer et faire aimer Jésus</i>	303
<i>1897. Dernière année de Thérèse</i>	304
<i>Juin 1897: le Manuscrit C</i>	304
10. 1897-1959: Thérèse, un chemin à suivre	309
Thérèse, première de cordée.....	311
Circulaire-Manuscrits	314
Léonie à la Visitation, pour toujours!.....	315
À défaut d'alouettes, du pain sur la planche.....	321
Ouverture de la cause de béatification	322
Une confirmation dans la botte.....	323
Thérèse et ses sœurs en procès	324
La reconnaissance officielle	327
Une grosse basilique pour la petite Thérèse.....	327
La cordée Martin en route vers le Ciel.....	328
<i>Sœur Marie du Sacré-Cœur</i>	328
<i>Sœur Françoise-Thérèse</i>	331
<i>Mère Agnès de Jésus</i>	335
<i>Sœur Geneviève</i>	337
<i>La famille Guérin</i>	341

TABLE

Conclusion	345
La famille Martin en cordée vers le Ciel.....	346
Pas de Martin, pas de Thérèse	347
Pour une cordée familiale vers le Ciel, mode d'emploi	348
Index des noms propres	351
Bibliographie.....	357



www.editions-emmanuel.com

L'histoire d'une famille de saints ordinaires témoins d'un amour extraordinaire.

**Louis et Zélie, Marie, Pauline, Léonie, Céline et... Thérèse.
Chez les Martin, la sainteté se vit en cordée.**

Comme une petite porte ouvrant sur un monde insoupçonné, ce livre nous introduit sous le toit familial à Alençon, puis à Lisieux, pour respirer le bon air de liberté aimante qui régnait dans le quotidien de cette famille presque comme les autres.

De la naissance de Louis en 1823 à la mort de Céline en 1959, Dominique Menvielle nous entraîne dans l'histoire captivante de ce couple d'artisans les pieds sur terre et le cœur en Dieu, et de leurs filles aux caractères si différents. Ensemble, avec leurs fragilités et leur générosité, ils ont su transformer un quotidien parfois difficile en chemin pour le Ciel, répandant autour d'eux un feu qui embrase le monde encore aujourd'hui.

Dominique Menvielle, membre de l'institut Notre-Dame de Vie, a dirigé les revues Thérèse de Lisieux et Vie thérésienne. Des années de recherche lui ont permis de nous offrir cette biographie de référence, qui nous dévoile la famille Martin sous un jour renouvelé et vivant.

19 €

ISBN : 978-2-35389-803-9



9 782353 898039